

Commentaire sur les mémoires d'outre-tombe

par Daniel Chartre (*daniel.chartre@laposte.net*)

Beaucoup de personnes ont lu les pages acides que M de Chateaubriand a consacrées à Talleyrand dans ses Mémoires d'outre-tombe. Ce texte est un torrent d'invectives dont la violence laisse le lecteur pantois et le pousse à se demander qui était réellement Chateaubriand et pourquoi, à cette occasion, cet écrivain célèbre s'est ainsi laissé aller.

On ne peut refuser à Chateaubriand la reconnaissance des qualités littéraires immenses qui en firent l'un des plus grands noms de la littérature française, le plus brillant précurseur du romantisme populaire, mais aussi un écrivain de parti talentueux.

Hélas, jamais un tel don ne fut autant gâché par un esprit qui, s'il était brillant, n'en était pas moins terriblement orgueilleux, d'une opiniâtreté peu commune dans ses rancunes et d'une intelligence tournée à la seule satisfaction de son ambition et de ses désirs. Ses amitiés étaient précaires et changeaient au gré de ses humeurs, parfois aussi vite qu'elles étaient apparues.

En réalité, il n'aimait personne. Profondément égoïste, il se laissait encenser par ses adorateurs mais, en retour, ne se souciait aucunement de les ménager. Indifférent, il avait, d'après la comtesse de Boigne qui l'a très bien connu, beaucoup fréquenté et qui en parle à plus de soixante reprises dans ses mémoires, « peu de générosité » dans ses jugements à l'égard de ses contemporains quels qu'ils soient. Il n'hésitait pas, nous dit-elle, à recourir à de perfides insinuations pour écarter un rival potentiel de la liste des personnages « ministrables », tel M Decaze qu'il rend injustement responsable de l'assassinat du duc de Berry.

Chateaubriand avait, dans ses qualités de diplomate, une confiance naïve et injustifiée qui lui fit commettre plusieurs bévues telles qu'en 1803, quand Bonaparte le choisit pour accompagner le cardinal Fesch à Rome comme premier secrétaire d'ambassade : Ses propos intempestifs indisposèrent fort le Saint Siège et le Cardinal Fesch, personnage considérable étant l'oncle de l'Empereur. Choqué de l'outrecuidance de Chateaubriand, le prélat s'en plaignit vivement auprès de son neveu et demanda son rappel. La fureur de Napoléon fut telle que Chateaubriand ne dut de n'être point chassé ou emprisonné qu'à l'intervention bienveillante



*Adélaïde d'Osmond, comtesse de Boigne
par Jean-Baptiste Isabey*

de Talleyrand, dit-on à l'époque, qui le fit ensuite nommer Chargé d'affaires dans la République du Valais.

La deuxième bourde diplomatique nous est contée par Madame de Boigne : « ...Monsieur de Chateaubriand, qui était depuis 1828 ambassadeur à Rome, avait inventé d'adresser au conclave chargé de nommer un successeur au pape Léon XII en mars 1829, un discours plein d'idées libérales et philosophiques qui avait singulièrement scandalisé le Sacré Collège et rendu sa position à Rome assez gauche. Le nouveau Pape, Pie VIII, écrivit à Paris pour s'en plaindre et Monsieur de Chateaubriand, sous prétexte de santé, revint en France. (Boigne, Mémoires Tome II P 207).

Chateaubriand considérait "du haut de sa suffisance" (id Boigne) tous les postes diplomatiques à l'étranger qu'il avait occupés comme étant indigne de sa valeur. Il s'en lassait très vite et n'avait de cesse d'intriguer pour en obtenir un autre qui lui semblait plus digne de lui. Mais il était toujours déçu car, nous dit toujours la comtesse, sa gloire d'écrivain et son talent, si popu-

lares en France et sur lesquels il comptait pour briller dans ses fonctions, ne rayonnaient pas et avaient peu de retentissement à l'étranger.

Comment expliquer la violence inouïe, exceptionnelle de Chateaubriand, cette rage désespérée à l'égard de Talleyrand ?

On en trouve la clé dans les revers d'ambition et les mécomptes politiques qu'il a subis.

Chateaubriand aurait voulu « bouleverser le monde » nous dit la comtesse de Boigne. Il pensait être indispensable à la formation d'un ministère. Son unique ambition a toujours été celle d'occuper la place de ministre des Affaires étrangères et d'entrer dans l'Histoire comme un grand diplomate. Ayant accueilli avec transports le retour des Bourbons, il fut nommé ministre d'État et pair de France dès le 30 mars 1814. Mais il fut déçu de ne pas avoir reçu du roi, en récompense du très violent pamphlet « De Buonaparte et des Bourbons » le poste de ministre des Affaires étrangères qui échut à Talleyrand. Il en voulut énormément à celui qui avait été son protecteur et qui lui avait obtenu deux postes diplomatiques, certes subalternes mais qui laissaient augurer d'une carrière honorable, et qui l'avait jadis protégé des foudres impériales, de ne pas faire partie de la délégation diplomatique au Congrès de Vienne, ce qui le priva du rejaillissement des succès de Talleyrand qui aurait été très bénéfique sur la suite de sa carrière mais aussi du prestige de participer aux nombreuses fêtes qui y furent données.

En compensation, il fut nommé, fin 1814, ambassadeur en Suède, mais considéra le poste comme indigne de sa valeur (id Boigne). Les Cent Jours et la fuite du roi le dispensèrent opportunément d'y prendre ses fonctions. A cause de ce revers d'ambition il voua à son protecteur une haine féroce.

Au retour de Gand, il fut humilié de ne pas avoir été retenu lors de la constitution du premier gouvernement de la seconde Restauration, dirigé par Talleyrand. Il parvint enfin à obtenir, en 1822, ce poste si ardemment désiré de Ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement Villèle, mais son caractère incommode, ombrageux, irascible le fit brutalement congédier le 6 juin 1824.

Comme il était en politique un « auxiliaire peut utile mais un adversaire formidable » (Boigne), il était un personnage redouté à qui on offrait des postes diplomatiques pour le neutraliser. Ceux-ci ne le satisfaisaient jamais, et il cherchait obstinément à retourner rue du Bac pour occuper le seul poste qu'il jugeait digne de son talent.

Toute sa vie, il fut outré contre tous ceux qui ne lui

avaient pas permis de jouer le rôle auquel les événements l'appelaient, croyait-il et se répandit contre eux en sarcasmes amers.

Talleyrand fut sa principale victime. Il eut droit à un « traitement de faveur » puisque Chateaubriand lui a consacré un fort long passage dans ses Mémoires, passage qui n'est qu'un feu roulant d'invectives. La lecture



Joseph, comte de Villèle.

de ce torrent de haine et de mépris finit par incommoder. Elle est révélatrice d'une personnalité chez qui la frustration de ses ambitions a provoqué une blessure narcissique profonde, aggravée par l'hostilité marquée de l'Empereur puis du Roi.

Il connut une nouvelle déception et nouveau motif de haine à l'encontre de Talleyrand lors de la constitution de son ministère en juillet 1815. Il estimait qu'un poste ministériel était la juste récompense de sa fidélité au souverain dans l'adversité et souhaitait ardemment, comme toujours, obtenir le portefeuille des Affaires étrangères. La fonction de Premier Ministre étant très absorbante, il espérait que Talleyrand allait le lui confier, mais celui-ci préféra se le réserver en raison de la délicatesse des négociations à venir. A défaut, il se serait satisfait du ministère de l'Intérieur qui lui avait été attribué dans le gouvernement en exil, mais en fut écarté en raison de la méfiance du roi à son égard.

Enfin, la rage et la jalousie de Chateaubriand, écarté du pouvoir en 1830 à cause de son hostilité à la montée sur le trône de Louis-Philippe, ont dû être portées à leur comble devant le succès retentissant de l'ambassade à Londres de Talleyrand.

Sa sentence de malédiction avait pour but de ruiner à jamais l'image et le prestige de son ancien protecteur. Elle n'était pourtant que la manifestation d'un délire de jalousie face à la célébrité grandissante de celui qu'il rêvait d'égaliser, de dépasser.

Pour donner la nausée à ceux qui ont le courage de la lire jusqu'au bout, elle a pourtant eu des conséquences dévastatrices pour la mémoire de Talleyrand. Nombreux sont ceux qui, impressionnés par la réputation littéraire de son auteur, prennent pour argent comptant les accusations graves et volontairement mensongères qu'il porte contre Talleyrand, fascinés qu'ils sont par l'écorce flamboyante du personnage.

« Tout ce qui est exagéré est insignifiant » a dit un jour Talleyrand. Cette phrase pleine de sagesse est le fruit de la longue expérience diplomatique et politique acquise par un homme qui a vécu les moments les plus exaltants et en même temps les plus chaotiques traversés par la France ; elle ramène à sa juste valeur le torrent de haine déversé par Chateaubriand.

L'une des vertus cardinales que doit posséder un diplomate digne de ce nom est le contrôle de soi qui doit se manifester par la retenue et la modération dans ses propos et ses écrits en tous temps, en tous lieux et en toutes circonstances, jusque et y compris dans ses Mémoires s'il en écrit. Ce texte prouve que Chateaubriand, qui se pensait et se voulait un grand diplomate n'en était « que la détrempe ». Jamais dans ses écrits, Talleyrand ne s'est laissé aller à tenir des propos insultants ou infamants sur qui que ce soit, quoi que l'on ait dit ou écrit sur lui. Ce mépris total du qu'en dirait-on s'appliquait aussi bien à sa vie privée qu'à sa vie publique et il s'est borné à répondre un jour à Adolphe Thiers qui l'incitait à réagir contre des propos calomnieux dont il était victime « Je suis un vieux parapluie sur lequel il pleut depuis quarante ans : que me fait une goutte de plus ou de moins ? » Adolphe Thiers goûta tellement cette réponse qu'il la réutilisa à son profit quelques années plus tard !

La seule arme dont il usait parfois contre ses adversaires ou ses détracteurs, sans enfreindre les règles de la bienséance, était une

ironie mordante dont Chateaubriand fit d'ailleurs les frais lorsque il dit à son propos « Monsieur de Chateaubriand se croit sourd parce qu'il n'entend plus parler de lui » ce qui prouve en passant que l'immense vanité du personnage était de notoriété publique.

Certes, on ne peut refuser à un mémorialiste le droit de ne pas rester neutre et de s'exprimer avec passion. Mais il doit respecter les lois élémentaires de la correction, faute de quoi, par l'outrance et la violence de son propos, il dévalorise son texte et se décrédibilise. La violence et la bassesse des arguments utilisés par Chateaubriand, aveuglé par sa haine de Talleyrand, mettent en cause son honnêteté intellectuelle et font qu'en tant que mémorialiste il s'est totalement disqualifié.

Bibliographie :

Pour cette note j'ai fait fond sur les mémoires de la Comtesse de Boigne parus dans la collection "le temps retrouvé" au Mercure de France.

J'ai également relu le texte de Chateaubriand, dans les Mémoires d'outre-tombe (!)



Chateaubriand par Anne-Louis Girodet-Trioson